

Le mot juste

Cette historiette toute simple a de quoi faire méditer les amateurs de logique. Elle est racontée par Paul Gauthier (*The Mathematical Intelligencer*, vol. 18, n° 1, 1996).

Sa fille aînée rentre un jour de l'école en déclarant : « Il y a une nouvelle fille dans la classe, qui ne comprend pas un mot de français. » Après un moment de réflexion, la cadette demande : « Quel mot ? »

Léotardement

Critiquant un projet de loi, M. François Léotard vient de demander au gouvernement de renoncer à une loi « qui se retournera éventuellement, et probablement certainement, contre ceux qui la promulguent » (*Le Monde*, 18 octobre 1996). Loin de moi l'idée de reprocher à M. Léotard quelque inélégance de style. Ancien ministre des Armées, il est dans son rôle lorsqu'il emploie du matériel lourd : armement, surarmement, bombardement et tout le tremblement. Derrière l'accumulation d'adverbes en -ment, sachons plutôt apprécier la subtilité. M. Léotard n'a pas dit « probablement » ; il a dit « proba-

blement certainement ». « Ces deux adverbes joints font admirablement ! », disait Philaminte. F. Léotard témoigne d'une puissance de pensée qui force l'enthousiasme. Jamais je n'avais songé à la nuance entre le probable et le probablement certain. De beaux sujets d'études en perspective pour la théorie des probabilités.

Peut-être y a-t-il moyen de renchérir encore sur la subtilité. Oui, si j'avais la chance de rencontrer M. Léotard, je n'hésiterais pas, je lui demanderais : « Doit-on opérer une distinction, Monsieur le Ministre, – si oui, laquelle ? – entre un événement certainement probable, et un événement probablement certain ? »

La clef des mensonges

Le Monde des poches du 5 octobre 1996 se fâche contre un éditeur coupable d'avoir réédité un livre en prétendant que l'auteur est un moine italien du XVI^e siècle, alors qu'en réalité c'est un compilateur actuel. Celui-ci a déjà protesté contre une première édition le déposant du fruit de son travail. Le procédé de l'éditeur paraît en effet déplaisant, mais un détail change tout : le livre en question est un *Dictionnaire du mensonge* (éditions

Allia, 1996). Les gens qui se complaisent à ce genre de lecture n'ont que ce qu'ils méritent, n'est-ce pas, s'ils achètent l'ouvrage sans se rendre compte que le nom de l'auteur est un exemple de ce qu'ils recherchent. L'autoréférence est un paradoxe, pas une faute contre la morale.

Le Monde des poches affirme que le livre est « drôle et remarquable ». Je l'ai acheté : il m'a tellement ennuyé, que c'est tout juste si j'ai pu en lire deux ou trois pages. Y a-t-il un second menteur quelque part ?

Et un demi en terrasse

Quoique élémentaire, l'opération de division par 2 se prête à des extensions remarquables, et qui lui sont propres. Par exemple, on peut diviser un échec par 2 : on obtient un demi-échec ; mais diviser un échec par 3 ou par 4 ne se conçoit pas. Quant au tiers monde, il n'est pas n'est pas les deux tiers du demi-monde.

Le demi-échec, nous dit le *Grand Robert*, est un « échec presque total ». *Robert* ajoute une remarque : « ce mot est un quasi-synonyme de demi-succès, mais les connotations sont inverses ». Tiens ! Deux synonymes qui veulent dire le contraire l'un de l'autre ? C'est étrange, mais soit : les phénomènes de langue sont subtils. Ne nous laissons pas rebuter, et allons voir à demi-succès : « succès incertain, peu satisfaisant ». Là, notre étonnement se mue en désaccord. Si les termes « demi-échec » et « demi-succès » avaient des connotations inverses, ils ne pourraient pas l'un et l'autre désigner une expérience déplaisante à vivre. Or le premier signifie « échec presque total » et le second, « succès peu satisfaisant ». Conclusion : *Robert* s'est trompé en effectuant sa division par 2.

Continuons alors par nos propres moyens. Deux demi-succès sont parfois équivalents à un échec ; deux demi-échecs, à un succès. Multiplions par deux, faisons tout passer du même côté et – fidèles à l'enseignement de notre maître à tous, le savant Cosinus – écrivons au bout : égale zéro. Tous calculs faits, nous trouvons : succès égale échec.

Rien de nouveau, direz-vous : depuis longtemps les moralistes ont disserté sur la part d'échec inhérente à tout succès. Vrai, mais n'en déduisez pas que le calcul ci-dessus soit inutile. Asseoir sur des bases mathématiques solides un résultat empirique est toujours un grand progrès.

Ma Thématique, selon C.- P. Bruter

Où doit-on postuler pour obtenir la prime spéciale offerte aux champions en matière de prétention ? J'espère y avoir droit. Vu les risques insensés pris par certains qui, visiblement, aspirent aussi à recevoir la prime, je subodore qu'elle est d'un montant substantiel.

Comprendre les mathématiques. Si cette promesse mirifique était le titre d'un ouvrage proposé, par un marchand sans scrupules, aux parents désarmés devant les exercices que leurs enfants doivent faire à l'école, on dirait : il s'agit de commerce, tous les titres sont bons pourvu qu'ils fassent vendre. Tel n'est pas le cas. L'ouvrage est d'assez haut niveau, et son auteur mathématicien professionnel (Claude-Paul Bruter, *Comprendre les mathématiques*, éditions Odile Jacob, 1996). Les mathématiciens – Bruter comme les autres – sont payés pour savoir qu'une vie entière d'efforts permet de comprendre « des » mathématiques, mais que personne jamais ne comprend « les » mathématiques, infiniment vastes. Avec un titre pareil, Bruter peut espérer flamber auprès des gogos. Ses collègues, il risque surtout de les indisposer. Croyait-il échapper à leur regard sourcilieux ?

Toutefois, encore incertain, semble-t-il, de décrocher la prime à la prétention, Bruter en rajoute, avec ce sous-titre : « Les 10 notions fondamentales ». Comme il est géomètre, il ne propose au lecteur que des notions issues de la géométrie. Du coup, il fait plus qu'indisposer ses chers collègues : il sombre dans le ridicule. Parce qu'un mathématicien qui prétend décrire « les » 10 notions fondamentales des mathématiques, et qui ne songe même pas à y faire figurer la notion de nombre, est ridicule !

Le plus haïssable des « moi » n'est pas celui qui ose dire « je ». Bruter aurait-il sous-titré son livre « Mes 10 notions préférées », il n'y avait rien à objecter. Le pire des « moi », le plus prétentieux, est celui qui, sans dire « je », tente de donner valeur absolue et universelle à ce qui n'est qu'un goût personnel.